

La route du Pays-Brûlé. Archéologie et reconstruction du patriotisme québécois de Jonathan Livernois

Daniel Laforest

Number 259, Winter 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84991ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laforest, D. (2017). Review of [*La route du Pays-Brûlé. Archéologie et reconstruction du patriotisme québécois* de Jonathan Livernois]. *Spirale*, (259), 69–71.

La force du doute

Par Daniel Laforest

**LA ROUTE DU PAYS-BRÛLÉ.
ARCHÉOLOGIE ET RECONSTRUCTION
DU PATRIOTISME QUÉBÉCOIS**

de Jonathan Livernois

Éditions Atelier 10, 2016, 76 p.



Ce petit livre écrit par l'historien de la littérature et des courants intellectuels Jonathan Livernois contient au moins deux propositions garantissant à la fois sa valeur pérenne et sa capacité d'aviver les débats. La première saute aux yeux : on y parle de patriotisme. « De *patriotisme*, non mais... », siffle un premier lecteur, aux oreilles de qui cette pétarade de consonnes évoque des déclinaisons paternelles, latines, belliqueuses et surannées. Mais l'autre lecteur, celui que Livernois appelle de ses vœux – ne serait-ce que par son choix de l'essai libre, intempestif et très

personnel favorisé par la collection « Documents » d'Atelier 10 –, entendra aussitôt la simplicité de l'affaire. « *Avant même son pays, la première patrie d'un homme ou d'une femme, ce sont sans doute les lieux de son enfance.* » Nous sommes tous potentiellement patriotes parce que nous avons tous vécu une enfance *quelque part*. Mais savoir d'où on vient ne consiste pas à ânonner le nom de son patelin pour l'enchâsser aussitôt dans l'entité Québec. C'est tout un travail de remémoration, de revisite, de glanage, de reconstitution, de réévaluation qui mène à l'amour du lieu d'où nous sommes issus, puis éventuellement à l'amour du pays. L'essai de Livernois fait l'apologie de ce travail. Il a choisi, pour ce faire, la métaphore de l'archéologie. Il ne faut toutefois pas confondre cette posture avec le travail de mise au jour des structures socioculturelles dont se réclamait Michel Foucault à l'époque de *L'archéologie du savoir*. Livernois incarne chaque moment d'une réflexion à dessein incertaine dans un imaginaire résolument personnel. Le lecteur comprend vite qu'il devra tâtonner avec l'auteur et apprendre, en quelque sorte avec lui, à négocier le passage délicat menant du singulier au collectif. Le résultat, un peu à cause

de la facture léchée de la collection « Documents » (très belle collaboration photographique de Justine Latour) et beaucoup grâce à l'écriture agile, érudite et honnête de son auteur, est un vrai plaisir de lecture.

Tout cela est bien beau, mais pourquoi poser la question du patriotisme québécois aujourd'hui ? C'est là exactement que se trouve la seconde proposition forte de l'essai. Livernois écrit qu'aujourd'hui, « *le projet de pays, si longtemps présenté sous un jour incantatoire, est étonnamment rapetissé à une série de peurs mêlées* ». Les enjeux sont clairs et les factions sont circonscrites dès les premières pages du texte. Il y a un progressisme qui affronte un conservatisme dans le cours des choses politiques. Gela, on le sait déjà, car il s'agit, ni plus ni moins, de la nature de nos démocraties représentatives. Mais cet affrontement est en fait beaucoup plus profond. Il a lieu dans la pensée. Il a lieu dans les manières dont tout un chacun envisage le passage du temps sur sa vie et sur la vie de la communauté à laquelle il appartient. Le conservatisme, aujourd'hui, au Québec, aurait donc gagné. Non seulement dans les scrutins (c'est évident), mais au cœur même du

projet indépendantiste francophone. Là encore, on connaît cette crise. Elle est matière à plusieurs débats bruyants dans les médias. Sauf que Livernois ne se méprend sur rien de ce qui la caractérise. Il vise droit au cœur, à commencer par le sien, en s'interrogeant sur le destin des émotions qu'il traîne depuis l'enfance. Sont-elles encore valables ? En lisant que « *notre récit patriotique est fissuré* », que « *son relais est tombé quelque part* », et qu'enfin, « *aimer sa patrie plus que soi-même, ce devrait être, aussi, sentir le sol nous glisser sous les pieds* », on sent que la réflexion de Livernois a commencé quand il s'est aperçu que son amour du Québec pourrait ne plus trouver ses raisons d'être dans la réalité.

Une question de vie ou de mort

On ne peut pas négliger la forme essayistique employée par Livernois. Elle commande, dans ce livre, toute la portée de sa réflexion civique et politique. L'essai, pour faire vite, c'est l'imbrication revendiquée de la vie de l'auteur avec la vie de son sujet. Pour faire encore plus vite, l'essai, c'est l'art du doute. Bien malin qui sait tout de sa vie, là, maintenant. Dès qu'on essaie de se la raconter, on se met à balbutier, et surtout à ne plus trop savoir démêler les épisodes importants et négligeables. C'est pourquoi articuler sa vie à quelque chose de vaste – comme le patriotisme, justement – peut aider. Jonathan Livernois est un membre précoce (depuis l'âge de 11 ans) de la Société généalogique canadienne-française ; il est très attaché à la branche des Labelle, de laquelle il descend en partie et qui a pris souche à Saint-Constant en 1901 ; il « *connaît à peu près toutes les monographies écrites sur les rébellions depuis le XIX^e siècle* » ; il est ami avec l'historien Yvan Lamonde et avec l'écrivain Yvon Rivard ; il aime porter la veste Mackinaw de son grand-père ; il a habité le quartier Rosemont, à Montréal ; il apprécie les vieux téléromans historiques ; ses amis Maëcha et Simon possèdent une cabane à sucre où il se rend tous les printemps. Et il a été hospitalisé

très jeune pour un cancer du système lymphatique. En d'autres circonstances, une telle énumération serait racoleuse et inutile. Mais, dans *La route du Pays-Brûlé*, chacun de ces traits intimes sert à ausculter un aspect de l'imaginaire patriotique. Le cancer dont l'auteur s'est remis a frappé dans les jours exacts entourant le second référendum, en 1995. Quand il se demande pourquoi lui, qui est politiquement si éveillé, ne retrouve dans sa mémoire aucune image se rattachant à l'événement historique, Livernois se revoit soudain alité et malade. Quel rapport ? D'abord, cette conclusion : même dans les confins de l'existence, on demeure toujours en quelque sorte des êtres historiques. Ensuite, il n'y a pas d'essence dans les symboles usuels du patriotisme ; les traits humains qu'ils expriment sont leur seule vraie marque d'authenticité (Livernois y insiste en particulier quant aux révoltés de 1837-1838, chez qui il a retrouvé un aïeul). Mais surtout, dans l'archéologie de soi, cet épisode d'une tragédie annoncée puis évitée apparaît sous un nouvel aspect. Le rapprochement circonstanciel entre une maladie grave et une crise de foi politique dans la vie de l'auteur nous fait penser que *La route du Pays-Brûlé* est davantage qu'un texte de circonstances compatible avec le milieu des années 2010. Pour Livernois, retrouver le sens de son patriotisme est une sorte de question de vie ou de mort.

Attention : le patriotisme n'est pas en soi une question de vie ou de mort : à savoir que nul n'est obligé de le cultiver. Ce que Livernois démontre de façon convaincante, c'est plutôt que le patriotisme s'éveille toujours après qu'une forme de mur se soit dressé et qu'une alternative entre la parole et la disparition, ou entre le souvenir et l'oubli, ait été posée sur le plan individuel. C'est sans doute ce qui le différencie au mieux du nationalisme en tant que discours construit par et pour une métacollectivité à demi fantasmée, au sens marxiste proposé par Benedict Anderson dans son ouvrage *Imagined Communities* et qui a depuis fait école. C'est aussi, au Québec, ce qui distingue le

patriotisme prôné par Livernois de la gamme d'autonomismes politiques rêvés par la province à travers son histoire, comme le repli sur l'héritage français, l'indépendance nationale, la souveraineté-association, le séparatisme radical, etc. Fallait-il être patriote pour voter oui en 1980 et en 1995 ? Pas du tout. Se découvre-t-on patriote quand on s'avoue, des décennies plus tard, avoir des sentiments conflictuels – et avant tout des émotions encore vives – devant la mémoire de ces moments de tension collective où, peu importe nos allégeances, tout a réellement failli basculer ? On a beau dire, la réponse est oui. Celui qui s'interroge ainsi sait qu'il est passé par des points de rupture historique. Et s'il est vrai qu'une inquiétude, même minime, à l'endroit du lieu qui nous a vu naître suffit à révéler qu'on l'aime, on conviendra qu'une même inquiétude au sujet, cette fois, des épisodes historiques de son pays doive avoir un effet similaire. Dans l'inquiétude, il y a le doute et dans le doute, il y a le germe d'une connaissance renouvelée. « *Toujours arriver à ce qui commence* », écrit Livernois. Il n'y a pas d'amour qui ne soit un commencement. Le reste, comme on dit, est de l'histoire.

Patriote, mais jusqu'où ?

Le livre est divisé en vignettes très courtes plutôt qu'en chapitres à proprement parler. S'y ajoutent des « *intermèdes* » servant avant tout à comparer le propos de l'auteur avec des définitions reçues du mot patriotisme. À la fin, on trouve trois « *propositions* » qui constituent autant de redéveloppements possibles de l'imaginaire patriotique québécois en regard du passé, du présent et de l'avenir. À ce point, les choses se gâtent un peu, malheureusement. La revisite du patriotisme au passé va encore, puisqu'on sent bien que Livernois, par sa double nature d'historien et de littéraire, en maîtrise tout à fait la valeur critique et le potentiel créatif. Les traits de pensée les plus forts de l'essai s'y trouvent d'ailleurs condensés : « *Il s'agit de se sortir du complexe d'infériorité qu'on a trop souvent par rapport aux héros*

du passé. Ils ne sont pas moins lâches et pétris de doute que nous. [...] Une fois cela tenu pour acquis, la déception sera moins lourde d'être ce que nous sommes. » La proposition réservée au présent est beaucoup plus brève ; sa substance nous échappe. Elle reflète la morosité que Livernois perçoit dans le contexte du milieu de la décennie 2010. Quant à la perspective d'un patriotisme futur, son problème n'est pas de ne pas nous convaincre. Convaincre n'a jamais été l'objectif d'un tel livre. Le problème est plutôt que s'installe là un flottement qui contraste avec le ton plus viscéral des chapitres précédents. Les bonnes intentions sont présentes, mais les lieux communs ne sont guère éloignés (« si le pays en vaut encore la peine, ce sera comme point de fuite, riche, nécessaire à tous ceux qui viendront après nous »). En définitive, la prospection la plus ferme sur le patriotisme québécois offerte par Livernois est quasi empruntée aux cinéastes Bernard Gosselin et Pierre Perrault : « Québec pourrait faire. » Si on acquiesce à l'idée que ni l'histoire du Québec ni le patriotisme qui peut en sourdre ne sont figés dans des modèles identitaires, si on pense en outre que les crispations autour de symboles sont les armes à rabais qu'une mauvaise foi intellectuelle qui a bon cours actuellement manipule pour s'attirer tantôt des lecteurs, tantôt des adhérents politiques, alors nous avons bien compris les voies généreuses de la pensée de Livernois. Cela revient à dire qu'au terme de l'essai, on préférerait la voir affronter ses points aveugles plutôt que d'y ajouter une couche finale d'optimisme.

Le patriotisme redevient un problème chaque fois qu'on se demande d'abord jusqu'où il peut aller, et ensuite ce qu'il a dû taire pour arriver là d'où il nous parle. C'est pourquoi, passé le plaisir proprement littéraire de l'archéologie de soi que nous inspire l'essayiste, on voudrait presque s'excuser d'avoir envie de lancer toute une série de questions, tant elles nous paraissent criantes du point de vue sociopolitique. Comment Livernois, pour qui le patriotisme est « la fierté d'être ici et d'y mourir, un

jour ou l'autre », conçoit-il l'exil ? Celui qui voit si bien l'avenir collectif comme nécessairement ouvert est convaincu, du point de vue personnel, de savoir où il sera le jour de son trépas. Mais si, par malheur, il devait quitter les frontières géographiques de la province, son patriotisme se muerait-il fatalement en une mélancolie abjecte ? Hors des frontières territoriales et identitaires, n'y a-t-il donc point de salut ? La question est rhétorique et, bien sûr, un peu tordue. Elle ne sert qu'à souligner combien la perspective personnelle - une fois n'est pas coutume - nous paraît ici plus rigide que la perspective collective. Et c'est un vrai problème, car toute l'affaire du livre consiste, comme on l'a dit, à passer de l'une à l'autre. Quant au nouvel arrivant qui ne connaît pas grand-chose au passé historique du Québec et qui, à plus forte raison, n'est attaché émotionnellement à aucune maison ancestrale, à aucune route ni à aucun chemin secondaire, brûlé ou non, doit-il se contenter d'un timide amour de seconde main pendant que ceux qui sont pétris des générations les ayant précédés en terre québécoise procèdent à une archéologie autrement plus fondamentale ? Et où range-t-il, ce nouvel arrivant, son propre sentiment patriotique, qui est forcément lié à un lieu étranger ? Enfin, grand non-dit parmi les non-dits : n'y a-t-il pas un oubli considérable dans le désir patriotique québécois lorsqu'il omet de penser la cohabitation avec les nations autochtones, avec leur mémoire et l'histoire de leur appartenance territoriale, cela au moment même où le rapport de la Commission de vérité et réconciliation ouvre quantité de dialogues neufs partout au Canada ?

Plusieurs passages nous font soupçonner que Livernois est conscient de ces points de cécité. Le livre est traversé par l'idée plus ou moins implicite - avec les constats notamment de Gérard Bouchard, Charles Taylor, et Fernand Dumont - que tout patriotisme authentique doit retrouver en lui les racines d'une équité sociale, d'une conception féconde du peuple, bref d'une véritable

gauche politique qui ne peut être que de nature universelle. Retrouver ces conditions dans l'archéologie de soi et dans la relativisation des mythes historiques consisterait alors, pour ceux qui le peuvent, à préparer les conditions d'accueil pour les autres. Le patriotisme qui se sait véritable amour de soi et du pays deviendrait, dans ce cas, une forme très avancée d'hospitalité. Ultimement, le patriotisme serait le nœud essentiel de la solidarité sociale dans une société saine. Mais il y a là une dernière contradiction dans l'essai de Livernois. Son désir louable de solidarité populaire est mis à mal, de-ci de-là, par un certain dédain de la culture populaire québécoise telle qu'elle s'est manifestée et accrue immensément depuis les années 1960. Son propre imaginaire patriotique ne contient à peu près rien de la modernité médiatique québécoise, dont on pourrait situer l'apparition symbolique autour de l'Expo 67. Le patriotisme iconoclaste de Livernois fait mouche lorsqu'il s'agit de déboulonner les monuments d'un passé fantasmé, mais il déraile doucement quand il laisse par exemple présumer que la télévision, avec ses émissions populaires, aurait été pendant au moins 50 ans une machine à vider l'âme québécoise de son courage. Pourtant, le peuple, ce n'est pas nécessairement quelque chose de joli, et les solidarités qui l'unissent encore moins. Est-il possible d'aimer cela aussi ?

Malgré tout, rien de ce qui précède n'empêche de retirer de la lecture de l'essai de Livernois le sentiment que le Québec, dans chacun de ses lieux, est riche d'une infinité d'histoires qui n'attendent que d'être racontées. Mille imaginaires d'historiens, de poètes ou de romanciers ne suffiront jamais à épuiser cette matière. Ce sentiment fait chaud au cœur. Alors, qu'on appelle cela patriotisme ou non, il faut à tout prix, et contre toute logique, susciter d'autres histoires. Il faut le faire pour que rien ne se fige. Miser sur l'avenir, c'est douter. Et c'est magnifique. ■